

traverses, et ce n'était guère que son sourire ou un mouvement de tête qui lui servait de réponse quand les beaux esprits s'amusaient à lui présenter des arguments. Ainsi, elle n'écoutait que d'une oreille distraite les paradoxes du baron d'Holbach, de Grimm, de Diderot, et, tout entière à son négoce, elle conservait la croyance que sa mère lui avait léguée, comme son plus précieux et à peu près son unique héritage.

Depuis un certain temps il venait chez mademoiselle Babuti un jeune homme au regard plein de feu, au front haut et intelligent, à la parole animée. Il avait commencé par marchander quelques livres d'art. Mademoiselle Babuti, sans lui avoir demandé son nom ni adressé aucune question personnelle, avait conclu que ce devait être un peintre.

— C'est étonnant, lui dit un jour le jeune homme, il me semble que je vous connais depuis mon enfance ; que vous êtes une des personnes que je voyais tous les jours dans ma petite ville de Tournus.

— Vous êtes de Tournus, monsieur ?

— Oui, de Tournus, en Bourgogne, beau pays, sur lequel je voudrais bien faire tomber un peu d'illustration, si mon pinceau venait jamais à produire quelque chose qui ne fût pas trop médiocre.

— Vous êtes peintre ?... Je l'avais deviné.

— Vous avez donc eu la bonté de penser au pauvre Greuze ?... ” s'écria le jeune homme avec son enthousiasme habituel.

Mademoiselle Babuti baissa les yeux sur sa broderie en répondant : “ Il n'est pas étonnant qu'on prenne garde aux personnes qui viennent souvent.

— Ah ! dit-il, ce ne sont pas les achats du pauvre Greuze qui feront la fortune de votre boutique.

— La fortune... répéta mademoiselle Babuti, en ai-je besoin ?... Je suis seule au monde ; je vis avec de pieux souvenirs, sans ambition.

— Vous n'avez pas d'ambition ?

— Aucune.

— Mais ce n'est pas exister.

— Je vois que nous ne nous ressemblons guère.

— Il est vrai, reprit Greuze. J'éprouve l'ardent besoin de signaler mon nom, de grandir parmi les hommes, d'atteindre le faite de mon art.”